

Chapitre 43

J'ouvre les yeux.

Terrifié.

La caméra remonte et je suis allongé sur un lit d'hôpital, avec des tuyaux dans le nez, dans la bouche, des perfs aux bras et des dizaines d'appareils électroniques en guise de table de nuit. Un carcan de survie. Je suis un Christ électronique.

Éther et puanteur médicale pas si différentes de la morgue que j'ai en tête.

Terrifié...

Terrifié par la pièce les sons l'air la lumière les odeurs les mouvements que je sens proches et l'assassin de mes cauchemars.

Est-ce la réalité ? Si oui je suis vivant et réveillé. Si non... ?

J'attends.

Je reste le héros de l'histoire ; la caméra est encore pointée sur moi. Tout n'est donc pas terminé.

J'attends.

J'attends d'être sûr.

Encore.

Toujours.

Si on vous le demande, dites : « Je me hais. »

Une infirmière rentre dans mon purgatoire et elle repart immédiatement. Sur son visage la surprise de me voir la regarder.

J'attends.

L'infirmière revient avec des collègues à elle, appuie sur un bouton et doucement mon oreiller se redresse. Pas

de beaucoup, mais ma vision change. Je vois, au lieu d'un plafond blanc surnaturel et sinistre, ma chambre hôpital en plan large, avec mon lit et ses draps blancs, sa couverture synthétique marron clair, mes bras à l'extérieur de la couverture, allongés dociles contre mon corps. Je vois les formes, au bout du lit sous le synthétique, qui pourraient bien être mes pieds. Et derrière tout ça debout devant moi les infirmières dont la plus proche demande :

« Bonjour monsieur Maccart. Comment vous sentez-vous ? »

Je n'ai pas de réponse à leur donner.

Je n'en sais rien. J'attends d'être sûr.

Personne. Les infirmières ont disparu. La lumière de la pièce légèrement différente. J'ai dû dormir. Le temps me ronge, m'éparpille. Le grand boyau central m'a érodé jusqu'au trépas. Si on vous le demande, dites qu'un animal domestique m'a tiré dessus et que personne n'est jamais à l'abri de quoi que ce soit.

Personne.

Je cligne des yeux. La chambre est vide. Je cligne des yeux. Praha adossé près de la fenêtre. Praha mon fidèle copain qui n'aime que lui. On rentre dans ma chambre comme dans un moulin.

Praha, tu ne peux pas être là. Tu es mort. Les deux trous que je vois dans ta poitrine devraient pourtant te mettre la puce à l'oreille. Ils devraient te rappeler que tu t'es vidé depuis un moment. Tu n'es pas stupide au point de ne pas le remarquer. Deux balles dans le corps ça ne pardonne pas. J'en sais quelque chose puisque me voilà ici. Nous avons au moins ça en commun.

Et puis le héros de ce satané journal c'est moi : Brendan Maccart le détective privé.

Je vois bien que tu te rapproches, que tu me lances ton regard de cadavre, sans éclat. Mais ça ne m'impressionne pas. Tu n'as plus rien à faire ici. La caméra ne s'intéresse qu'aux vivants et moi je suis vivant, sale merde ! Tu me

parles mais je n'entends pas tes menaces. Je vois juste tes lèvres de connard bouger sans qu'un son me touche. Tu ne peux rien me faire tant que je reste à l'intérieur. Et tu sais quoi ? Je suis assez heureux que tu sois mort. Tu n'étais qu'un connard piétinant son monde juste pour briller un peu plus. Résultat ? T'as une sale mine.

Sans éclat.

Terne.

Terne comme la totalité des personnages qui font ma vie. Tu me parles mais tu déformes les faits. Je ne t'écoute pas. Je ne t'ai jamais écouté. Tu ne sais rien ! Les subtilités t'ont toujours si bien échappé. Je suis le seul à savoir.

A tout savoir...

Ceci n'est pas ma vie.

Quoi qu'on vous demande, vous ne saurez jamais rien avec certitude.

Ceci n'est pas votre vie.

Quoi que vous disiez, ce ne sera jamais la vérité.

Ceci ne vous concerne pas.

Ceci n'est rien.

Chapitre 1

Un éléphant.

C'est affectueux. Je n'me fous pas d'elle.

Un éléphant portant un chemisier de coton généreusement ouvert sur un décolleté charnu sous un châle saumon, une veste de tulle bleu vert et c'est tout parce que sur l'écran on ne voit pas plus bas. Côté visage : un maquillage plâtré sur son épiderme pâle de pachyderme. Elle est fardée comme ne le seront jamais les quelques rares survivants des troupeaux d'Afrique et d'Asie.

Là je parle des éléphants. Des vrais.

« Tu devrais tirer un coup. Ça te recalerait le disque dur. »

Meilyne Jacob. Ma meilleure amie si ça peut signifier quelque chose. Et pas la plus maigre.

La qualifier de pachyderme est bien entendu excessif.

Meilyne sur mon visiophone pour son coup de fil hebdomadaire, occupée comme elle peut à me raconter sa vie sans surprise et à me bousiller la mienne.

Me dit comme d'habitude et bien gentiment que je fais un boulot de merde que je porte des sapes de merde que mon appartement est à chier et que ma vie sentimentale rime avec néant. Une vie de merde mais soyons clair : le but de Meilyne n'est pas ma destruction mentale totale et définitive, et quand j'emploie le terme éléphant pour la décrire c'est affectueux.

OK ?

« Tu sais, me dit Meilyne en confiance, mon père... Je ne t'ai jamais dit ce que faisait mon père quand il pensait

loisir ? Non ? Et bien il était chasseur, avec la carabine et la combinaison de camouflage ringard... »

Encore !

Pourvu qu'elle ne parle pas du poulpe éventré.

Meilyne : « Il était chasseur et moi pas. Tu vois où ça coince. Lui avec sa carabine et moi apprentie écolo sortie du rayon politiquement correct des émissions TV à la con... Vise le tableau. C'était ma période ado. Je ne sais plus si j'appréciais réellement les animaux mais il me fallait bien foutre en l'air son autorité, m'affirmer, et le seul moyen de s'engueuler sans que je me ramasse un pain en pleine tronche, c'était de causer écologie ; le débat tu vois. Alors on s'engueulait de plus en plus souvent. C'était plutôt stupide mais sans violence. Forcément c'est pas ce qu'on voulait l'un et l'autre, mais on a fini par s'habituer.

- A quoi ? A la stupidité ?

- Mais non ! A s'engueuler.

- Excuse-moi de te demander ça mais... Tu veux en venir où ? »

Elle soupire comme pour me rendre compte des efforts qu'elle fait pour me faire comprendre les choses les plus élémentaires, pour m'expliquer la vie.

« Ce que je veux dire c'est qu'on s'habitue à tout et pas toujours aux choses qu'on désire réellement et que toi tu t'accroches à un boulot pourri. Tu es un garçon intelligent Brendan. Change de job. Fais-toi entretenir. Les femmes adorent entretenir leur mec. »

Meilyne est graphiste dans une boîte de pub spécialisée. Essence lunaire d'Angelo Cardini. Vous connaissez ? Le shampoing ultra contact de Magellan. Ça ne vous dit rien ? C'est la pub avec cette femme dans le style nouvelle garçonne qui se tripote les cheveux dans un hélicar privé au-dessus d'un volcan, avec en surimpression ce logo crétin avec des bulles. Et le design des nouvelles bouteilles de fond de teint de Lancôme ? Des implants du lendemain Yves Rocher ? Toujours pas ?

Et bien tout ça ou presque c'est Meilyne. Elle fait partie du comité d'entreprise et d'un syndicat de graphistes dont le seul but si j'ai bien compris est d'organiser des séminaires à Bornéo ou en Martinique. Elle multiplie les activités au sein et en dehors de l'entreprise pour masquer un vide je pense.

Sur le plan sexuel, elle entretient un lycéen prénommé Kevin et répète souvent après son troisième Martini qu'elle n'aura jamais d'enfant, qu'un enfant c'est la mort et que si par malheur elle tombait enceinte, elle exploserait le fœtus dans la mare des toilettes. Elle en ferait une espèce de mini poulpe éventré et plein de sang qui survivrait à la surface le temps qu'elle tire la chasse. Et une soirée sur deux elle recommence avec ce satané poulpe miniature.

Depuis le temps qu'elle descend en flamme mon existence je me demande pourquoi je ne l'ai pas assassinée.

Je réponds car c'est ainsi que doit se dérouler le rituel : « Laisse tomber le couplet maternel. Je ne déteste pas ce boulot plus que les autres. Ça ou dessiner des affiches de parfums...

- C'est toi qui vois après tout. C'est ta vie. Mais ne viens pas pleurer après. Ne cherche même pas à venir te faire consoler dans mes bras. »

Quelle conne !

« Tu continues de faire ton truc sur les quais ?

- Oui.

- Mon Dieu Brendan ! Ça te plaît vraiment ? Je ne dis pas que ça ne sert pas mais quelqu'un d'autre peut le faire. Ça te plaît de faire ça ? C'est d'un morbide. »

Vous ne vous dites jamais que les deux seules punitions divines au monde sont le langage et nos semblables ? Répétez le mot *ami* un milliard de fois. Videz-le de son sens.

Comme elle commence seulement à sentir qu'elle m'énerve on convient d'un rendez-vous au Cybernoïd rue

d'Antrain le mercredi vers 18h.

On se dit au revoir.

« Au revoir. »

Je prends une bonne inspiration.

Gélules. Deux. Les blanches à grains roses.

Avaler.

Bien. Détendu.

La matinée peut commencer, et ma vie se ralentir un peu plus. 9h34. Tout juste le temps d'arriver à l'heure pour un rendez-vous client dans le quartier nord, à Villejean. Je saisis mon imper avant de m'engouffrer dans l'ascenseur en compagnie de ce bon vieux Michel Fougassier du bureau d'en face – un assureur de données intellectuelles, triste et rigide à mourir ; soixante-cinq kilos de médiocrité – qui descend pour prendre un déca au bar d'à côté et qui me demande si je suis au courant pour la grève des bus concernant tout Rennes métro.

Je lui dis que non.

Je lui dis qu'il y en a toujours au moins un qui roule.

Je lui dis au revoir.

Tuez-moi dès que je commence à vous ressembler.

10 rue Kennedy.

Un HLM du siècle dernier à la façade délavée par le soleil, avec des tags illisibles au rez-de-chaussée. Mon client, un certain Yoll Crunnal, habite au deuxième étage.

Bienvenue dans mon quotidien.

Des tons jaune vert. Du lambris en bois artificiel. Dans le couloir d'entrée une reproduction d'un Miro, et, dans le salon, un mur-écran diffusant un programme de cerisiers du Japon en image de synthèse. Appartement assez quelconque.

Je regarde bêtement un cygne en cristal sur un meuble métallique quand Yoll Crunnal revient avec à la main un bocal de gélules et dans l'autre une bouteille d'eau.

Ce gars-là me fait l'effet d'un grand type aux nerfs bouffés par les médicaments. Son visage est osseux, fatigué et dans ses yeux je perçois cet éclat si caractéristique de l'idiote paranoïaque. M'étonnerait pas qu'il fasse partie de ces rats aux yeux rongés qui passent vingt-deux heures par jour à bosser sur les réseaux informatiques : des cerveaux branchés qui gèrent l'univers grâce à leur corps virtuel et qui laissent leur vrai corps de chair à l'abandon allongé dans des salles de transit. Abandonnez votre corps trop longtemps et il pourrit.

On s'assoit. Il me propose l'une de ses gélules.

« Depuis que l'alcool est interdit dans les foyers, je prends ces trucs-là. Des Napax : un dérivé de Tamesta et de morphine. C'est le seul truc qui passe.

- Non merci. » J'ai encore une journée de boulot. Ces choses-là me rendent complètement... Vous voyez. Et puis j'ai déjà pris des trucs ce matin.

On cause de son problème. Quelque chose d'assez romantique, presque tragique. Il a aimé une femme intensément pendant une nuit alors qu'il était en déplacement à Chenôve près de Dijon. Le lendemain plus personne. C'était il y a quinze ans et depuis bien entendu il n'a cessé de penser à elle. Aujourd'hui, à quarante-deux ans, il n'en peut plus : il doit la retrouver car il l'aime toujours. Et bien sûr il n'a rien à me fournir comme nom ou comme documents. Pas de photo. Seulement une description sommaire – Rousse, cheveux longs bouclés, les yeux verts, 1m60/65 – et un prénom : Émelyne.

Un signe particulier : un petit tatouage sur l'épaule gauche. Le signe de Batman.

Rien d'autre.

On discute de mes honoraires.

« Mais ?... Je vous paierai quand vous l'aurez retrouvée, non ?

- Vu le peu de pièces que vous pouvez me fournir, je ne vous cache pas que les recherches vont être longues. Je

vais devoir attaquer sur tous les terrains y compris les dossiers de la police, peut-être même les I.E.A. Et, le monde est ainsi fait, tout ça coûte cher. Si vous voulez des recherches sérieuses de professionnel, il me faudra fatalement une avance non remboursable. 300 €. Et le reste une fois l'affaire terminée. C'est à prendre ou à laisser. Personne d'autre dans la place n'agira avec vous d'une autre façon. »

Il fait semblant de se concerter et on tombe d'accord au bout de deux minutes. Je lui donne mon numéro de compte.

« Je commencerai les recherches après réception du virement. »

Contrat signé. Un de plus. Du déjà vu.

Il me semble par moment que je fais la même chose depuis huit ans : détective privé, mais pas n'importe lequel. Détective privé des femmes et des maris trompés, des personnes qui veulent rechercher un disparu, des personnes sous acide qui veulent savoir qui les a tabassées ou violées cette fameuse nuit, des personnes harcelées par des anonymes et qui veulent que j'identifie l'ennemi invisible, des cadres qui veulent espionner leurs collègues de bureau, des acteurs paranoïaques qui sentent qu'on leur veut du mal...

Je devrais changer de travail mais ce serait un peu toujours la même chose. Et puis ça donnerait raison à Meilyne.

Je m'arrête près de la station de métro Villejean. Ce quartier est aussi déprimant que la banlieue dans laquelle j'habite, que cette ville en général. Il consiste en une suite ininterrompue d'architectures austères s'emboîtant à perte de vue les unes aux autres, avec de temps en temps un mètre carré de verdure ou deux arbustes choisis par un paysagiste sans inspiration. Tous les cinq ans dans ce genre de quartier la mairie en place instaure un plan de revalorisation. Elle plante un nouvel arbre avec son parc

bétonné ou alors elle crée un nouveau complexe sportif.

Et pourtant on nous assure qu'ici on vit bien, qu'on s'amuse.

10h47. Le prochain métro est à 59. Problème de rame. Je m'installe au bord de la voie et je me dis que je pourrais rentrer à pied.

Derrière moi les écrans de MR1 la gentille chaîne de la propagande municipale. C'est l'heure des infos avec Tom. Le gentil Tom vedette de la chaîne ; un présentateur en images de synthèse, virtuel plus vrai que nature, avec l'œil qui brille et les dents blanches.

Tom me parle de nouvelles tensions dans la guerre économique que la gentille Europe doit livrer contre cette idiote d'Amérique des unions. Tom fait une blague au sujet d'un second débarquement sur les plages normandes.

Tom me dit que les travaux du spatioport avancent, que le maire a failli avoir une intoxication alimentaire en mangeant des algues et qu'un ministre européen donne un meeting place de Bretagne cet après-midi.

10h57.

Tom me dit que deux spatonautes sont revenus de Mars, que la mode cet été sera le rose et que peut-être il se présentera aux élections.

Tom me rappelle que je dois voter sur l'intranet de la ville pour une mesure continentale mais la rame qui arrive m'empêche de savoir de quoi il s'agit.

10h59.

Les portes s'ouvrent.

J'offre mon corps en offrande au compartiment.

En quelle année sommes-nous ?

Chapitre 2

Les lundis et jeudis soirs, je parle aux morts.

Les lundis et jeudis soirs je baigne dans une marée de corps jaunes sous plastique illuminé.

Imaginez un instant un sous-sol bas de plafond avec armoires de ferraille à peinture grise et tiroirs sans fin.

L'antichambre. Le purgatoire.

La morgue du centre de sécurité urbaine au 8 quai Duguay-Trouin.

L'air y est vicié, les odeurs désagréables, sans piment.

« Vomissantes et gelées », selon Laïss.

Odeurs gelées, immobiles sans électricité, sans humeur, stagnantes et collantes s'accrochant à votre visage à vos mains à vos narines à vos cavités internes.

A vos fringues.

Odeurs de formol, de petit cousin de l'éther et de l'alcool à 90°, de produits médicaux gerbants. Odeurs de plastique neuf, odeurs de cadavres, de barbaque morte, de plaies suintantes, de fractures ouvertes au sang séché et de cages thoraciques défoncées enfermées dans des sacs gigantesques et transparents.

Transparents parce que c'est le but. Exposer, donner à voir, créer l'impact sans qu'il y ait le moindre contact. Les groupes qui viennent ici ne doivent en aucun cas toucher les corps. Question de sécurité et d'hygiène. Certains des cadavres qui arrivent ici sous emballage ont contracté des maladies pas recommandables.

Lorsqu'on les regarde ainsi sous leur épais film transparent et qu'on commence à comprendre les traits de leur visage – je parle de ceux qui ont encore la gueule

intacte, de ceux qui ont encore une tête – on reste là comme fasciné à attendre qu'ils respirent, que leur bouche s'ouvre bâillonnée par le plastique, qu'ils inspirent à s'en faire crever les poumons, encore et encore jusqu'à percer leur petit cocon hygiénique.

Ces morts dorment gentiment où ils peuvent, sur des tables pour médecin légiste ou sur celles des cuisines. On croirait un dortoir au carrelage luisant, aux néons vifs derrière leurs rectangles invisibles de plexiglas incrustés dans le plafond froid. Ici tout est propre, entretenu et nettoyé deux fois par jour ou plus en fonction des *arrivages*.

Antenne du centre de sécurité urbaine, section routière et aérienne.

C'est là que je me rends tous les lundis et jeudis soirs, c'est pour ça que j'arrange mon emploi du temps que j'évite les filatures les séances de surveillance et tous les petits tracas quotidiens du boulot de détective. Mon hobby. Mon petit boulot qui arrondit les fins de mois. Mon loisir *morbide* selon Meilyne.

Les lundis et jeudis soirs j'accueille des conducteurs responsables d'accidents de conduite en état critique et je leur explique le bien-fondé de la sécurité. Je leur montre des films, des photos. On dialogue en direct sur un écran mural avec des personnalités – un peu n'importe qui. Je ne choisis pas. Un politique, un acteur, une victime etc. – ensuite j'essaie de répondre aux questions du groupe. Il n'y en a pas énormément. Tous ces gens en face de moi bien sagement assis derrière leur pupitre sont déjà en train de penser à ce qu'ils doivent voir après. Je les mets un peu en confiance et on descend tous ensemble au sous-sol. On met des coiffes bleues pour la tête et pour les pieds. On respire. On rigole un peu. Pas trop.

Puis on entre dans le dortoir.

En route pour la visite. Je circule entre les corps drainant derrière moi des personnes de tout âge et de tout

sexe, muettes comme des tombes les yeux grand ouverts accrochés aux sacs. Je choisis quelques cocons et commente : l'accident qu'ils ont eu, le temps qu'il a fallu pour qu'ils claquent ; des détails techniques et froids sur les causes directes et indirectes. Des détails sordides.

Pédagogie. Impact.

Souvent j'invente. J'improvise sur le thème de l'accident tragique.

J'aurais pu être acteur. J'avais le don.

De toute façon, la vérité exacte concernant les morts, tout le monde s'en fout, à commencer par le centre de sécurité urbaine lui-même puisque les paquets qui transitent par ici avant d'être expédiés aux incinérateurs, crématoriums ou autres funérariums servent également à d'autres usages pédagogiques pour les groupes préventifs de la semaine.

Le mardi soir : groupes de drogués et de toxicos.

Le mercredi soir : groupes des attaques à main armée.

Le vendredi soir : les suicidaires.

On me garde les cadavres les plus atteints physiquement, les plus éclatés, les moins entiers. Les autres soirs ils n'en ont pas besoin à part quelques fois les attaques à main armée. On s'arrange entre nous. Mais en règle générale, à moi les accidentés, les boîtes crâniennes fendues, à moi les membres arrachés et les colonnes vertébrales en miettes. Ceux qui finissent en petits tas de chair et d'os pilés, ceux qui se sont fait cramer jusqu'au trépas, ceux dont il manque plus d'un membre ou qui n'ont plus de tête, on les montre pas.

Aux dires de la maison ils ne sont plus présentables.

Avec moi dans l'équipe de visioconférence et du sous-sol il y a trois autres personnes : Laïss, Unix et RV.

Laïss et son éternel air malade, maigre et pâlotte, avec son crâne chauve. Elle s'occupe des communications et des liaisons satellites avec les invités sur l'écran, des prospectus et des tracas de quelques-uns de nos stagiaires

parce qu'elle est infirmière dans le privé et qu'elle sait y faire.

Moment d'absence, vomissement, tétanie, spasmophilie. Ça peut arriver. On a même eu droit à une crise d'épilepsie.

Unix s'occupe de la sécurité. Les personnes qui viennent au stage de sensibilisation y sont contraintes par la loi. Puisque c'est une condamnation l'état exige la présence d'un membre des forces de l'ordre. Unix est une bonne pâte qui ne parle pas beaucoup. Il surveille. Pauvre type.

Quant à RV c'est le préposé au nettoyage du sous-sol, à la petite manutention et autres travaux tout aussi passionnants.

Mes collègues de boulot.

« Des odeurs vomissantes et gelées. me dit Laïss. Peut-être qu'on commence à sentir comme ça dès qu'on devient vieux. Peut-être qu'on pue déjà la sainte odeur de la mort à notre âge. Je ne sens rien mais ça ne veut rien dire. »

J'apprécie la présence de Laïss. Elle et moi savons exactement où nous nous trouvons.

Lorsque je suis chanceux, que le destin m'accorde quelques minutes d'intimité avec mes sacs (entre le départ des groupes suivis de près par Unix et l'arrivée de RV avec son matériel sanitaire ou de Laïss), je me promène parmi eux.

Je les contemple.

Je les observe.

Intrigué. Fasciné. Ecœuré.

Ma main se pose sur un sac au hasard. Quelqu'un qui doit ressembler à une personne dans mon fichier mémoire.

J'observe le dernier mystère.

La mort.

Jamais vous ne verrez un long plan fixe sur un cadavre. C'est le dernier grand rempart. Le dernier tabou. Car un mort peut nous effrayer, nous dégoûter autant qu'il nous

fascine.

Par moment je dispose ainsi de quelques minutes durant lesquelles je peux satisfaire mes *côtés morbides* comme le rabâche l'éléphant. Mais j'exorcise surtout ma propre peur de la fin puisque j'ai matière à le faire.

Comme si ça avait une utilité.¹

¹ Note de l'auteur : ceci est une oeuvre de fiction inspirée de l'affaire Maccart. Les faits ainsi qu'une enquête approfondie mettront en évidence que Brendan Maccart a passé beaucoup moins de temps au centre de sécurité urbaine ; tout au plus une dizaine de remplacements.

Consulter « *Les derniers jours de la vie de Brendan Maccart* » par Peggy Rouselle aux éditions Sauvetage.

Chapitre 3

Un rossignol mort dans une mare de boue.

Midi.

Y a des rosiers en fleurs sur un ciel bleu profond accrochés aux palissades de bois clair.

Les rosiers, pas le ciel.

Y a des violettes scintillantes par centaines dans les parterres près des étendues vertes de gazon.

Ras le gazon.

Et quoi d'autre ?

Un arc-en-ciel qui se superpose aux champignons de gouttelettes des arroseurs pendant que moi j'écrase au ralenti les graviers clairs de l'allée bordée d'ocre en muret de briques. Je souris. Sur ce muret, des jonquilles, des tulipes de toutes les couleurs et d'autres fleurs dont je ne connaîtrai jamais le nom parce que c'est comme ça et que je m'en tape. Sur mon visage la respiration chaude de la brise.

Loin de moi-même, de ma vie.

Des reproductions de vieux réverbères à lanterne me regardent avancer vers l'entrée du grand manoir. Derrière eux des arbres massifs aux feuilles d'un vert vif et brillant. Au milieu d'une pelouse un singe bleu et orange en céramique bouffée par la mousse humide, aux grands yeux de plâtre, au sourire grotesque bordé de dents carrées blanches et moussues vomit de la boue et trône au centre d'une mare saumâtre.

Un rossignol mort dans la mare de boue.

« Vous prendrez bien un petit verre de Sherry ? »

Ethan Arlon. Quarante-trois ans. Rouge à lèvres vert

fluo. Pansement au pied droit à cause d'une verrue fraîchement enlevée. Smoking beige à reflets. Posant dans son salon immense devant le minibar.

Ethan Arlon et sa propriété de rêve à peine à cinquante bornes de Rennes. Un manoir aussi grand qu'un château de conte de fées. Avec un ciel dégagé comme plus jamais on n'en verra en ville, et un soleil incroyable.

Ne pas oublier de prendre mes pilules. Quand le soleil tape trop il tue.

Pilules. Deux.

Avaler.

Ethan Arlon. Un homo bourré de fric. Mon client du jour. C'est pour lui que je me retrouve dix heures plus tard le soir même à jouer les funambules face à la tour.

A attendre.

En planque,

A mater la ville du haut de mon perchoir parce que là tout de suite je n'ai que ça à foutre, à mater les ténèbres rennaises illuminées de lucioles en néon et d'hologrammes volants vantant les mérites de je ne sais quels produits, à observer les lumières de réverbères, d'écrans numériques géants agrafés aux immeubles comme autant d'étoiles à suivre dans la nuit, à deviner au loin les formes sombres des araignées géantes du second niveau avec leurs immeubles sur le dos, à rendre compte des artères gonflées saturées de phares incandescents d'un reste de bouchon sur les quais probablement. D'ici j'entends les klaxons.

Dans le ciel sans étoile quelques cargos aériens et la police qui veille.

Au ralenti...

22h23mn57s.

59

22h24mn01s

03

04

05

06

07

Funambule.

Si je tombe, c'est la mort. Si je tombe je m'écrase comme une bouse vingt mètres plus bas sur le bitume sombre et crasseux de la rue Dupont des Loges près du quai Richemont.

Mort.

Déconnexion.

Comme l'ange de la tour Eiffel.

Je voudrais être ailleurs.

Mais je ne peux pas voilà tout le problème. Ce problème sans solution engendré par la superposition des finalités convergentes et qui rend si absurde l'existence ici-bas. C'est la triple finalité qui décide de ce qu'on doit faire et qui dit qu'il faut que je bosse et qui dit qu'il faut que je bosse pour avoir de l'argent et qui dit qu'il faut que je bosse pour avoir de l'argent pour pouvoir me payer une existence correcte à défaut d'une vie idéale. Le travail pour le travail et l'argent pour l'argent n'intéressent personne. Mais la vie idéale... Ces temps-ci j'accepte tous les boulots. J'ai des frais : ordinateurs du bureau vocal à réinitialiser, fournitures, facture des C.O.M.S à régler, les licences à payer - pour le job, pour les réseaux, pour toutes les armes (celles qui sont légales), factures persos pour l'appart et les boucliers...

Et puis y a Amélie.

Les ténèbres.

De là où je suis, planté au sommet de vingt mètres d'un squelette de tubes rouillés je vois la ville comme un arbre de Noël qui pue l'égout.

Amélie n'a pas dit : « Augmentez-moi ». Elle a juste dit en substance : « Payez-moi rapide ou je me casse. » J'allais pas lui dire : « Excusez-moi mais j'ai des frais. »

On ne dit pas ça à la secrétaire qu'on emploie depuis quatre ans. Elle connaît la chanson. J'ai des frais et Amélie

en fait partie. Deux mois de salaire en retard, bientôt trois. Je peux comprendre qu'elle fasse la gueule.

Douce Amélie à la patience d'archange.

En face de moi de l'autre côté de la rue le corps gigantesque bourré de reflets froids de la tour de verre du câble régional et du centre satellitaire rennais. Armé de mon scope – un vieil Hitachi numérique qui marche quand il veut – j'attends qu'une fenêtre de bureau au dixième étage s'allume et que Farrez se décide à copuler.

Bientôt vingt-trois heures.

Ça va faire cinq heures que je suis là-haut.

Au départ c'était plutôt simple. J'avais juste à installer une cellule optique B-130 A6 à filtres et brouillage satellite dans le bureau d'Anthony Farrez délégué régional et grand manitou de la grille des programmes des plus grosses chaînes de la toile européenne ; la star totémique des réseaux médias.

Rien d'exceptionnel.

Cette cellule était chargée d'engranger la vie dudit Farrez après dix-huit heures, fermeture officielle des bureaux. Ethan Arlon a une conception toute personnelle de l'activité que monsieur Farrez aligne au bureau passé une certaine heure.

Ethan Arlon : « Nous vivons ensemble depuis trois ans... Le grand amour... Un enfant... Les traites d'une maison de bord de mer près de Ploumanac'h... »

Ethan Arlon me paye correct pour surveiller son mec qu'il soupçonne de le tromper au bureau avec, soit la présentatrice du 20h30 sur la 27, soit madame météo sur la 41, soit l'une de ses deux secrétaires.

Amélie.

Si j'en suis réduit à faire le con sur cet échafaudage pourri et à perdre des heures de travail sur mes autres dossiers, c'est de la faute à Amélie. Evidemment que c'est sa faute. Comprenez bien : une cellule optique B-130 A6 ça coûte 850 € en moyenne. Pas énorme mais faut les

avoir. O.K. ?

Bon. Hier, je consulte des dossiers en retard, c'est la fin de l'après-midi quand tout à coup Amélie se met à beugler comme une truie, à me montrer ses tiroirs persos qu'elle vient discrètement de vider. Cette fois c'est sérieux. Elle est passée à l'acte et menace de partir sur-le-champ. On discute. Elle s'emporte. Bon. Pour finir, je cède. Je lui débloque deux mois de salaire de la fameuse arborescence sacrée de mon fichier comptes bancaires et fonds prévisionnels en promettant de faire de même bientôt pour le troisième mois.

Je garde ma secrétaire - elle m'est indispensable - mais me voilà amputé du blé réservé aux achats urgents, et donc, me voilà privé de ma cellule B-130 A6 couleur acajou.

Vous pourriez objecter qu'une cellule optique numérique pour vidéo à fixation *clip*, collante ou à collier capillaire ça court les rues et que pour une somme assez modique n'importe quel refourgueur de cette ville peut vous en trouver une dans l'heure.

Je suis d'accord.

Mais la tour vitrée que je masturbe du bout de mon Hitachi merdique possède une galerie fastidieuse de systèmes de sécurité y compris celui capable de détecter dès qu'elle est active une cellule optique de base. La B-130 A6 n'est pas plus grande que ça mais elle esquive n'importe quel système de détection par *réverbération* qu'ils disent dans la notice.

Au départ j'avais juste à installer cette putain de cellule et à récolter tranquillement les images le cul dans un fauteuil.

Ethan Arlon : « Il se fait un trip hétéro. C'est juste une passe. » (...) « Je l'aime vous savez... »

Ethan Arlon : « Je veux que vous me coinciez ce sale connard sur le fait ! »

Moi : « Il me faudra une petite avance. Disons 300 €

pour officialiser notre contrat. »

Ethan Arlon : « Vous prendrez bien un petit verre de Sherry ? »

Et me voilà coincé en hauteur comme un équilibriste, secoué par le vent, à jouer du numérique en direction du bureau de Farrez. L'angle n'est pas génial, mais je n'aurai pas mieux et cet échafaudage ne va pas plus haut.

Des milliers de personnes font des boulots plus ingrats. Je le sais je le vois tous les jours. Il n'empêche que si vous réfléchissez deux minutes vous arriverez naturellement à la conclusion que le travail - châtiment divin s'il en est - reste l'activité la plus dégradante de la planète Terre. Ce que je fais ne me sert pas personnellement. Qu'est-ce que je peux bien en avoir à foutre de filmer Farrez en train de baiser dans son bureau ? Ces pauvres types qui bossent aux ordures je pense que leur corps et leur inconscient leur envoient chaque jour des millions de messages sur l'inutilité directe du simple fait de ramasser les poubelles d'autrui, les vôtres, les miennes. Passer huit heures dans un bureau, qu'on soit secrétaire ou directeur, doit être le passe-temps le plus crétin que l'humanité ait créé. Et madame météo. Madame météo présente la météo et on voudrait nous faire croire que c'est une cinglée des cumulonimbus, des petits dessins de soleil sur la carte d'Europe. Je mettrais ma main à couper que ce que veut madame météo c'est faire un tour en bord de mer, regarder grandir sa progéniture, se faire enfileur de temps en temps pour l'hygiène et se préparer de bons petits plats devant sa fausse cheminée. L'homme n'a jamais été programmé pour travailler.

De la prostitution. Voilà ce que c'est que le travail. Je me prostitue et Dieu est mon proxénète.

Certains contrats se règlent dans la journée. Celui ci prend fin vers 23h15, quand la fenêtre s'éclaire enfin.

C'est madame météo.

Chapitre 4 et journée typique

J'ai bien observé les allées et venues du gros Jean-Paul, de son tabac/sandwicherie rue de la Borderie jusqu'à son appart HLM merdique boulevard du Portugal.

Jean-Paul.

Un miracle de peau tendue pleine à craquer, de gonflements aquatiques et de plis de graisse boudinés aux articulations, de rougeurs aux jointures, le tout huilé de sueur constante dégoulinant entre poils virils et pores béants, avec comme plate-forme dirigeante dominant le tout sa gueule de poivrot gonflée comme un dirigeable. Un pneu en été.

Lorsqu'il marche, Jean-Paul souffle beaucoup, s'arrête souvent mais avance aussi vite qu'il peut, lance des regards furtifs de paranoïaque persécuté quand quelqu'un rit à proximité. Il s'arme toujours d'un petit mouchoir blanc pour écoper des mares de sueur qui gênent la manœuvre sur son front et qui s'entassent le long de son rond visage ballotté. Des taches sous ses aisselles, sur son dos (etc.) laissent supposer que pareilles marées polluantes circulent sur la totalité de son mignon corps gras.

Porter et supporter sa masse doit lui prendre une grande partie de son temps. Calculer l'effort à distiller avec parcimonie dans chacun de ses pas potelés de bibendum pour être sûr d'arriver à bon port. La traversée du désert.

Quand il prend le métro - et il n'a pas le choix. Au moins deux fois par jour. 08h13. 20h32 - monsieur Jean-Paul joue la victime usée par le destin, verrouille sa cible - un étudiant poli pas trop dépravé ou un collégien timide - et la force à lui céder sa place assise. Le gamin ou la

gamine, agressé verbalement devant le compartiment attentif, n'a d'autre choix que de se lever gentiment et de présenter la place chaude à J.P qui s'était déjà gagné les faveurs d'un public craintif de bons citoyens.

Les autres parties de son temps il les consacre à faire marcher son commerce, arborant un sourire dents jaunes pas plus hypocrite que celui de ses concurrents, à acheter à pas cher des franchises sur réseaux, à regarder les chaînes nationales parce que le câble l'emmerde - à l'exception des chaînes de foot parce que ça sert, et des chaînes de vente d'armes parce que tous les vendeurs sont menacés - à s'occuper de Titanic - son gros labrador chéri qu'il a spécialement dressé pour mordre -, de sa bagnole - un vieux coupé Ford qu'il tente de bricoler et qui lui sert pour sortir les week-ends - et à se faire masturber par Éric...

Ou secouer la bite...

Ou quelque chose de pas maîtrisé. On ne peut pas appeler ça de la masturbation.

Éric débute. Ça rend les scènes au plumard ridicule.

Imaginez J.P nu allongé sur le dos. Une outre remplie à ras bord d'un mélange de graisse, de mayonnaise/frites/bière, et de problèmes cardiovasculaires pas suffisamment importants pour être honnêtes, les bourrelets d'amour se confondant avec le fatras des plis de draps et de couvertures.

Et Éric tout aussi dévêtu maigre comme un clou assis les fesses sur les talons entre les deux barriques de jambes de J.P, occupé à tripoter comme il peut le barreau de chaise.

Sacré Jean-Paul.

J'en ai tout un block DV-M de leurs exploits. Son Dolby surround FTH. Qualité numérique post-vision. Je n'ai plus qu'à masteriser. Sept heures de plumard pour tomber sur la bonne scène : celle du touche-pipi. Elle ne dure que dix minutes et franchement y a pas grand-chose à voir.

Pathétique.

« Mon mari et moi nous ...Il n'y a rien de certain sachez-le... Mais nous suspectons mon frère, Jean-Paul Couretier... Parce que mon nom de jeune fille est Couretier... Nous le soupçonnons de... choses... »

Ça, c'est quelques jours avant.

Monsieur et madame sans sourire dans mon bureau.

Fin de matinée. J'ai faim. Je suis crevé.

Amélie.

Douce Amélie à la peau et au duvet de pêche.

Aux lèvres minces, au sourire pincé.

Amélie ma charmante secrétaire n'ayant pas reçu son dernier chèque a décidé de prendre sans prévenir quelques jours de congé.

Depuis hier matin je suis seul au bureau à batailler entre avocats, rendez-vous, archivage sur block USB, recherche sur réseaux, décryptage de mini-D, visionnage des cellules, nettoyage des locaux etc. Je ne continue pas la liste. En plus de ça je dois aussi me taper mon boulot : enquêtes, filatures (etc.) sur les dossiers en cours. Ça inclut de quadriller la ville pratiquement la moitié du temps. Encore un jour comme ça et j'explose.

Donc me voilà devant ce couple à me dire qu'Amélie va revenir, qu'il faut que je me détende.

« Quel genre de choses ? » je demande.

Monsieur et madame sans sourire, graves et sérieux parce que leur problème est grave et sérieux. Propres sur eux parce qu'ils sortent et que les justiciers des quartiers résidentiels, quand ils sortent, se doivent d'être propres, fringués mieux qu'au bureau.

Madame sans sourire a un frère, Jean-Paul, divorcé et ex-alcoolique, qu'elle soupçonne d'avoir des attouchements avec Éric.

Comprenez bien la perturbation exceptionnelle dans la vie exponentiellement commune et chiant de petits bourgeois en quartier résidentiel que sont monsieur et

madame sans sourire.

Éric a 6 ans. Il s'agit de leur fils adoptif.

Car madame sans sourire me précise que monsieur sans sourire a un problème aux testicules : « ...Ça le rend stérile... », précision qui gêne fortement monsieur sans sourire contrarié. Madame sans sourire s'en aperçoit et s'excuse en me disant qu'il reste un amant performant, ce dont je me contrefous mais qui énerve encore plus monsieur sans sourire. Nous reprenons la discussion sur le gamin et J.P.

Trois jours plus tard en fin d'après-midi je suis au Cybernoïd.

Troisième Martini pour Meilyne.

L'attaque du poulpe éventré.

Moi j'en suis à mon deuxième verre de muscadet et à ma troisième pilule de Promorphy. Je demande : « Et l'adoption ? C'est la sensation physique d'être enceinte qui te fout la trouille ou ce sont toutes les responsabilités et les contraintes d'élever un mioche qui t'emmerdent ?

- J'en sais rien. Les deux. »

Je m'occupe de mettre un peu d'ordre dans le monologue de Meilyne à mesure qu'elle étale ses angoisses. Elle me prend pour son ami ou son analyste. Dans tous les cas elle s'écoute plus qu'elle ne m'intéresse.

Je réponds : « Tu es consciente que c'est pas moi qui le saurai à ta place. »

Praha vient d'arriver avec Carole son petit toutou repoussant. Un couple d'amis à Meilyne qui par association idiote et sociale est devenu mon couple d'amis. Je n'aime pas beaucoup mon couple d'amis. Praha est un gros costaud idiot et méprisant aux cheveux raides et roses quant à Carole c'est à peine si elle existe par elle-même dans l'ombre narcissique de son époux.

« J'espère qu'on arrive après le poulpe ? commence Praha. Bonjour Meilyne. Alors Brendan ? Comment va l'homicide ? »

Ce qu'il faut savoir sur Carole c'est qu'elle n'est jamais en désaccord avec personne et que le peu de phrases qu'elle place se situe toujours dans les mêmes espaces que peut-être inconsciemment nous lui réservons dans la conversation.

Et puis elle est moche.

Je veux dire qu'elle possède en elle quelque chose d'indéfinissablement repoussant.

Ça m'est arrivé de lui demander comme elle allait, si au boulot ça marchait et toutes ces questions dans l'espoir de la transformer en être humain. Maintenant je laisse ça à Meilyne.

Praha : « Toujours occupé à filer les petites vieilles ? »

Moi : « Et elles aiment ça ! » Je fais mine de ricaner mais déjà je m'ennuie.

Demain matin à onze heures je me rends chez monsieur et madame sans sourire dans leur camp résidentiel avec le DV-M masterisé. Ils auront confirmation de ce qu'ils savent déjà. Les grosses larmes de leur gamin. Une grosse bite pleine de foutre entre les mains.

Peut-être qu'ils ont besoin d'images comme Saint-Thomas. Après tout nous sommes tous les fils et petits-fils de l'image reine, des reality shows, des débats houleux en direct, des prises d'otages en direct, du porno soft vérité pour la famille, des règlements de comptes en direct, de la starmania pour citoyen lambda, des meurtres en direct. Y a eu cette émission illégale avec ce type qui découpait ses victimes et qui donnait des conseils aux téléspectateurs. Vous vous rendez compte ? Non je n'crois pas.

Quoi d'autre ?

Caméras cachées dans les toilettes présidentielles, dans la voiture de course du pilote mort, accouchements en direct

Jugements, opérations chirurgicales en direct. Des milliers de foyers avec Webcams branchées en direct sur les réseaux

« Bienvenue chez nous... Regardez-moi je fais mes besoins... On fait l'amour dans la cuisine... » Wouhaou. Et ces centaines de Satellites anti-liberté individuelle en orbite au-dessus de notre indifférence.

L'image est vérité l'image est Dieu.

Meilyne boit trop. Comme d'habitude. Elle discute mécanique des relations de couple avec Praha. La conversation est axée sur Kevin le lycéen que je n'ai jamais vu. Je soupçonne Praha de n'avoir rien à dire sur son couple et d'avoir la même opinion que nous sur Carole. Carole qui joue timidement avec son verre de punch et qui par moment ose des regards et quelques sourires vers son homme pour lui témoigner son soutien légitime dans ses discours quels qu'ils soient.

« Dis-moi Carole tu t'emmerdes ? »

Elle me regarde déstabilisée.

« Non pas du tout je ne m'ennuie pas du tout je crois que j'ai un peu faim.

- Il va falloir penser à aller becter, intervient Praha, avant que Meilyne soit trop bourrée. »

Réponse de Meilyne : « Va chier ! »

On finit par atterrir dans le 42 m² de l'éléphant qui me demande ce que j'attends pour trouver quelqu'un et tirer un coup. Me dit qu'après ça ira mieux. Que je serai moins tendu. C'est son grand truc le sexe. Contre le moindre de vos problèmes Meilyne préconise de baiser à mort. Ou alors de boire de l'alcool comme elle le fait quand vraiment ça n'va pas et qu'elle veut se rendre misérable. Je ne parle pas de mon petit problème sexuel. Je n'en parle jamais. Je ne suis pas fou. Pas envie qu'ils en profitent tous et se foutent de ma gueule.

On s'assoit à la table du salon avec chacun une pizza-minute entre les mains et quelques psychotropes en gélules blanches et rouges ou jaunes et crème quand Praha me demande avec toute la méchanceté bovine qui le caractérise :

« Mais dis-moi Brendan t'en a pas un peu marre de faire le détective larbin pour des femmes trompées et des vieux pervers ? C'est pas un peu humiliant ? »

Praha est fonctionnaire. Son travail ? Répertorier et classer les dossiers logement des personnes âgées, les réactualiser et déterminer si ces personnes ont droit à une aide ou s'il faut la leur supprimer. Une simple formule à appliquer. Là-dessus un peu de secrétariat, d'archivage et le déca du distributeur de boisson à portée de main. Le pied ! Si si. Vraiment.

Peut-être qu'il a vraiment goûté un jour à l'insouciance, au voyage et au frisson de l'aventure ; ces moments que l'on vit intensément entre quinze et vingt ans et que l'on déforme exagérément dans le récit quand on dépasse la trentaine. Peut-être qu'il a fait partie d'une équipe de foot mais qu'il n'aurait jamais eu le niveau pour être un pro. Peut-être qu'il a fait partie d'un groupe de musique mais qu'il n'avait rien d'un artiste. Aujourd'hui Praha est fonctionnaire.

Ça lui arrive de faire le jeune et de nous balancer ses souvenirs périmés.

Ce que je sais c'est que maintenant il compte ses points dans le barème avancement de l'administration service social et qu'il prépare ses trois semaines annuelles de vacances quelque part dans le Bordelais ou sur la côte méditerranéenne et que c'est comme ça depuis douze ans.

Je me dis qu'il faudrait que je le tue.

« Mais dis-moi Brendan t'en a pas un peu marre de faire le détective larbin pour des femmes trompées et des vieux pervers. C'est pas un peu humiliant ? »

Je lui réponds : « J'attends l'affaire du siècle. »

Et il éclate de rire.

Chapitre 5 : début de l'affaire

J'arrive enfin chez moi. Parce qu'il faut bien que ça arrive. Que je vous parle de chez moi.

L'immeuble.

L'immeuble comme la somme des rêves d'élévation et de progrès de l'homme. Comme la concrétisation de toutes les plus hautes aspirations de l'humanité enfin matérialisées devant moi. Le point culminant de ma vie. Ce pourquoi je me bats. Ce putain d'immeuble de mort. Semblable à tous les autres. Semblable à celui que j'ai quitté vingt ans plus tôt pour divergence de destinée.

Et voyez ou j'en suis.

Imaginez la baraque dont vous rêviez et faites le jeu des sept erreurs

Des cent mille erreurs.

Une vie entière.

Toujours le chapitre 5 et j'arrive enfin chez moi. L'immeuble modèle des classes moyennes rue de Bréhat.

Dans le hall étroit du rez-de-chaussée je croise un voisin. Marc *Skippy* Conelli. Grosse bouille avec de bonnes joues mal rasées et sa moustache de flic. L'unique raison pour laquelle je me rappelle son nom, c'est qu'il le répète à chaque fois qu'on se croise.

« Maccart ! C'est moi. Vous vous souvenez ? Marc *Skippy* Conelli. On habite au même étage. »

Après ça il me parle, raconte ses anecdotes insipides pour s'écouter parler. Aujourd'hui c'est une histoire d'Aïkido. L'association des locataires a ouvert un dojo d'aïkido avec un prof compétent qui est japonais, et attend avec impatience ses premiers élèves. Je n'écoute pas. Ça

se passe assez vite. Juste le temps de lui dire que le sport m'est interdit et je me glisse dans l'ascenseur.

L'ascenseur me parle : « Quel étage monsieur ? »

Je réponds à l'ascenseur : « treizième étage. »

Les portes se referment.

Ainsi isolé, prisonnier, je me vois comme un aliment pour ascenseur ; un aliment pour immeuble. On me digère. Chaque jour cette ville me digère un peu plus.

Lentement les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Je sors.

Dans les couloirs jaune pâle je tourne à droite, bifurque à gauche. Me voilà devant ma porte. Je reste à regarder ma porte et je me demande : Est-ce moi qui suis sorti de l'ascenseur ou est-ce lui qui m'a craché ? Vous n'avez jamais supposé un jour que vous puissiez ne rien contrôler, pas même les moments les plus élémentaires de votre existence ?

Après les manipulations d'usage – Contrôle des empreintes et code pour ma carte E glissée dans la fente – ma porte s'ouvre. Une voix électronique me souhaite la bienvenue : « Bonjour monsieur. Il est 19 heures 57 minutes et 28 secondes. Vous avez trois nouveaux messages dont deux webvidéos. La température est de 21°. »

Ma petite femme à moi.

Je m'engouffre chez moi, dans une bouche de 38 m². Je m'affale dans le clic-clac. Qu'est-ce qui me pompe l'énergie à ce point ?

Je me revois dans le métro : écrasé, minuscule, vertical. On me bouscule. Je bouscule. Et Tom sur les écrans de la rame qui parle de l'Europe parfaite. Le bruit des machines. Le chant sans vie des roues de métal contre les rails écrasés, écartelés. Comme une berceuse pour névrosés. Je suis écartelé. Tom sur les écrans de la rame qui parle de l'annulation de l'impôt sur les grandes fortunes. Des gens à gauche, à droite. Partout. Tous les mêmes. Des stations qui

se suivent sans fin. Toutes les mêmes. On ne parle pas. On chuchote. Les gens chuchotent. Moi je ne chuchote pas. Je ne parle pas. Les gens comme des morts-vivants dans le grand boyau. L'intestin central. Des gens comme moi. Tom sur l'écran de la rame qui parle de la joie de se promener à Rennes.

L'humanité a copulé comme une malade, l'homme insecte s'est reproduit comme ceci – Voir dessin n°1 – et a prospéré comme il est dit dans la notice.

Dieu peut être content.

Tous les dix ans un nouveau milliard sur la planète. onze milliards à l'heure qu'il est et partout des mégalopoles invivables, des nations pauvres en proie à la famine qui comptent leurs morts par milliers chaque semaine alors que d'autres comptent par milliers leurs chaînes de T.V. Il y a bien ces stations sur la lune mais dans combien de temps aurons-nous droit à un billet Terre/Lune à moins d'un million ?

Maintenant, dans le respect de l'ordre divin nous attendons, menacés par la surpopulation, conséquence obligée d'une multiplication réussie pendant des milliers d'années. Nous attendons les ordres, empaquetés dans des wagons brillants, le visage sans âme au bonheur à jamais refusé, prêt à nous pisser dessus plutôt que d'assumer quelque chose au foutu déclin de notre espèce et de toutes celles que nous entraînon avec nous dans le chaos vers la fin du monde.

« Croissez, multipliez-vous, peuplez la Terre... » Mais après ?

Sacré Dieu qui n'avait pas de plan, pas de vision globale. Aucun principe de base de ce que l'on pourrait qualifier de réflexion sur du long terme en ce qui concerne la seule créature qui perd son temps à le vénérer : l'homme.

Dieu : un apprenti sorcier sans la moindre jugeote qui n'a pas à payer ma taxe d'habitation, mes licences, mes

factures, qui n'a pas à faire un boulot de merde pour espérer partir une semaine à la Baule en pension complète mais pas forcément en juillet/août parce que c'est zone rouge et que forcément c'est plus cher, qui n'a pas à fréquenter des individus sans intérêt dans un monde où l'ultracommunication finit d'étouffer le peu de communicable qui existe encore, qui n'a pas à se faire secouer comme du bétail dans le métro aux heures de pointe, écrasé par des centaines de crétins lambda qui s'entassent dans *CE* compartiment au moment où *JE* veut le prendre – voir figure 2.

Je n'aurai jamais d'enfant.

C'est fini maintenant.

Je suis chez moi

Dans l'immeuble

En paix.

Je me redresse : « Lumière », et au plafond plastique les longs néons blancs se mettent en marche. Je me lève pour aller cracher dans l'évier. Les percussions mécaniques du métro continuent de tambouriner dans mon crâne.

Je crache.

J'écoute les messages sans allumer l'écran. Pas grand chose d'intéressant : Meilyne qui veut aller voir la mer et qui me demande si je suis libre, un sondage pour savoir si je veux essayer les nouvelles salles de transit moitié prix pour corps informatique etc. Un message de Yoll Crunnal. Yoll Crunnal. On l'avait tous oublié tellement il était sans importance. Et je crois qu'il le restera. Il me remercie d'avoir retrouvé la femme de sa vie. Ça n'a pas été évident mais à partir de Batman et des fichiers d'hygiène obligatoire de tatoueurs, plus de l'intuition et pas mal de bol...

698 €.

Sur la table, un reste de Komifood. Pas eu le temps de finir de manger ce matin. Près du Komi, la bouteille de whisky, celle du marché noir.

Note pour plus tard : éviter de laisser une bouteille d'alcool en évidence sur la table à manger. On ne sait jamais.

Je la saisis au passage, retourne m'asseoir. Je repense à Belly Hamon, à ses lèvres vertes, à son doux regard jaune. A son corps que je trouve à bien y repenser de plus en plus agréable. Je repense au travail à faire, à tout ce paquet de fric qu'elle est prête à balancer.

Dehors le tonnerre des cargos aériens a couvert le bruit des voitures. Je prends une gorgée de whisky pour achever définitivement le chant du métro. « Musique 5. Piste 1. » L'ordinateur obéit comme toujours. On ne peut même plus appeler ça de l'obéissance. Gentille bête. Elle cherche et m'autorise l'écoute des *ruines d'Athènes*, opus 113 de Beethoven. Les mélodies s'en vont couvrir les clameurs de l'extérieur, se propagent dans l'appart, en saturent chaque centimètre carré.

Remplacer un bruit par un autre. Je n'aime pas la musique. C'est juste une présence que je cherche.

Je pose la bouteille sur la table. Je retourne cracher. Un truc gros comme ça, entre le jaune et le vert, finit mollement dans l'évier. Je reviens m'asseoir. De la poche intérieure de mon imper je sors la vidéokart de Belly Hamon.

Mise en marche... Je reste un long moment à contempler l'image qui s'est figée sur l'écran.

Un chat.

Un putain de chat !

Flash-back :

Quatre heures plus tôt, au Paddle, le technocafé place Saint-Anne.

J'attends.

Je ne glande pas. J'attends une cliente. Elle a trente-

cinq minutes de retard alors je m'impatiente. La préoccupation première du client n'est jamais la ponctualité.

J'ai noté le nom sur ma paume droite : Belly Hamon.

Quarante minutes de retard.

Je mâchouille nerveusement le reste de l'un de ces saloperies de cigares italiens achetés 95 € au vendeur portugais de la rue Legraverend. « Une affaire ! » qu'il m'a dit. Quand je ne mâchouille pas je prends une conso ou alors des amphétamines.

Parfois je balance une vanne au barman cybernétique. Il me sourit répond *merci monsieur* et se met à chanter *ne me quitte* pas de Brel ou un vieux morceau des Puzzle Of Skin dont je ne me rappelle plus le titre. C'est quand il chante que je me dis qu'il ne comprend rien à mes blagues. Il analyse ce que je dis et cherche la chanson la plus adaptée qu'il interprète en souriant.

C'est assez con un cyborg.

Le cigare que je n'ai pas arrêté de mâchouiller s'est transformé en un mégot nouveau qui tombe en déconfiture.

Pas de cendrier. Je le balance. D'une ouverture sous l'escalier de l'établissement surgit alors un drôle de chien qui vient avaler le mégot abandonné sur le parquet et qui aspire les brins de tabac éparpillé autour. Il ne fait pas un bruit. Sur son dos je peux lire *Doggyrubish* en caractères blancs sur pelage mauve, comme un tatouage publicitaire. Son affaire faite, le chien rentre sous l'escalier et disparaît.

Un moment d'absence.

J'ai dû rêver.

Je m'empare d'une serviette en papier, la chiffonne en boule et la jette au sol. Le chien sort à nouveau. Il se dirige vers la serviette l'engouffre d'une seule bouchée et nettoie le reste puis à nouveau il va disparaître par l'ouverture.

Ça ne vous arrive jamais de vous dire que vous avez zappé un passage, que le monde a évolué pendant que vous dormiez, que tout ce qui vous entoure est absurde,

comme un rêve ?

« Êtes-vous Brendan Maccart ? » Belly Hamon vient d'arriver.

« Ça dépend. Qui le demande ?

- Je m'appelle Hamon, Belly. J'ai envoyé un visioweb protégé à Brendan Maccart le détective hier en fin d'après midi. Êtes-vous Brendan Maccart ?

- C'est bien moi. Veuillez vous asseoir. »

Elle s'installe. Une femme mûre, bien conservée. Les traits fins mais je devine des traces de chirurgie esthétique qui n'ont pas encore totalement disparu. Ses cheveux sont raides et roses avec de-ci de-là des mèches blondes. Elle porte aux yeux des lentilles de contact jaunes à motifs. Je suis trop loin pour identifier ces motifs. Un coup d'œil aux lèvres – Minces, vertes – puis à l'ensemble de la dame. Du taillé sur mesure. Robe stricte et veste légère assortie, le tout en chrome à fibre recouvert de poussière d'aluminium. Rien qu'avec cette robe je pourrais m'acheter une cinquantaine de vrais cigares au marché noir, et l'avocat qui va avec au cas où je me ferais serrer.

Avec ça un corps très agréable.

« J'ai réussi l'examen visuel Monsieur Brendan Maccart ?

- Un sans-faute. Vous n'avez pas peur de vous faire détrousser habillée comme ça ?

- J'ai les moyens. J'en profite. »

Imbue d'elle-même. Une riche bourgeoise suffisante en mal de sensations habitant probablement en plein centre-ville dans un 300 m² à 3000 € de loyer. A moins qu'elle ne soit carrément propriétaire. Ses pupilles jaunes s'activent de haut en bas. Elle me lance :

« Avec les vêtements que vous portez, on devine aisément que le centre vous est refusé. Vous habitez la banlieue sud Brendan Maccart ?

- Est. Cesson banlieue. Dans la ceinture.

- A chacun son examen. »

Sacré caractère ! Elle doit avoir environ quarante/quarante-cinq ans. C'est assez difficile à estimer. De nos jours, avec la chirurgie esthétique, une femme de soixante ans peut en paraître trente. Mais ils ne peuvent pas changer la voix, ou de façon imparfaite. Et ma cliente a la voix d'une femme de quarante/quarante-cinq ans.

« Je prendrai un déca », me lance-t-elle en ôtant sa veste. Apparemment c'est à moi de le lui offrir. J'insère ma carte dans la table commande sur l'écran digital un déca et un whisky. Le panneau coulisse sur le mur à ma gauche à hauteur de la table. A l'intérieur, sur le socle métallique, nos consommations sont déjà prêtes. Je repense au chien sous l'escalier. Je ne sais trop pourquoi. Je tends sa tasse à ma cliente et porte à mes lèvres le verre de whisky.

Je pourrais refaire un essai avec le chien.

Savoir si quelqu'un d'autre le voit.

L'horloge holographique au centre du technocafé indique 15h51. Je n'ai pas que ça à foutre, alors, avec politesse :

« Je vous écoute.

- Je veux que vous retrouviez quelqu'un, commence-t-elle. Je ne permets pas l'échec.

- Je n'échoue jamais.

- Quand vous aurez retrouvé la personne il faudra la ramener chez moi. C'est à cette condition que votre travail sera terminé. Vous acceptez monsieur Brendan Maccart ?

- Dans notre milieu on n'accepte pas une affaire comme ça. Il me faut plus d'informations, tant sur la personne à retrouver que sur vous. Généralement je travaille sur dossier. Qui dois-je retrouver ? »

Elle sort de son sac à main un vieux stylo, un agenda en papier et pour finir une vidéokart type standard. Sur une feuille qu'elle arrache de l'agenda elle écrit quelque chose. Elle me tend le papier et la vidéokart en précisant :

« Voilà la somme que vous pouvez gagner, mon numéro

et mon adresse. La vidéokart contient un instantané de la personne à rechercher. »

Elle ramasse ses affaires et s'en va sans dire un mot. Elle n'a même pas entamé le déca. Je regarde le papier et manque de m'étrangler.

Putain !

180 000 € !!!

Joie ! Bonheur ! C'est forcément une blague.

180 000 € !

180 000 € !

Pour ce prix là c'est au moins un député européen que je dois retrouver. Pour ce prix là je bute sur commande.

180 000 € !

180 000 € !

Pratiquement ce que j'ai gagné en 10 ans ! Cette fille tombe du ciel.

Je saisis la vidéokart. Je l'allume pour savoir qui je dois descendre.

Chapitre 6 ou assimilé

Conversation tard le matin entre moi au portail et la bonne par écran interposé monochrome de surveillance alors que déjà j'ai faim et que déjà je pense à l'Oeil de Mars.

« Résidence Hamon. Vous désirez ?

- Bonjour. Mon nom est Brendan Maccart. J'ai rendez-vous avec madame Hamon à 11h30.

- Bien monsieur. Je vais vous demander de bien vouloir patienter quelques secondes... Je constate monsieur que vous portez une arme. Dans la poche intérieure gauche de votre complet veston.

- Je suis détective privé. J'ai une licence pour ça. Vous voulez la voir ?

- Je vous crois sur parole monsieur, mais les consignes de la maison sont strictes à ce sujet. Madame ne supporte pas les armes à feu. Elle n'autorise aucun objet de la sorte dans la résidence. Je vous prie de bien vouloir déposer votre arme dans le petit coffre qui se trouve sous l'écran de communication. »

Les problèmes liés aux armes à feu dans les foyers sont trop complexes à gérer pour les assureurs qui privilégient ceux qui peuvent se payer le nécessaire aux normes : multiscan, infrarouge, vue satellitaire, rayons x etc. Le genre de trucs dont est truffé ce portail grille d'argent et fausses pierres devant moi. Si une arme d'une composition indétectable parvient à passer aux travers des systèmes de sécurité - fibres souples de carbone, aluminium expansé, plastiques ou bois -, vous êtes couvert, les assureurs ne pouvant rien vous reprocher.

Phobie hypocrite.

Je dis : « Vous demandez la même chose aux miliciens ? Ou à la police ? C'est un outil de travail vous savez.

- Vous n'êtes pas la police monsieur. »

Salope.

La serrure électronique du coffre se débloque et le coffre s'ouvre. Sur l'écran le regard suspicieux de la bonne qui en employée consciencieuse attend que j'obtempère. Je soupire agacé et m'exécute. Le coffre se referme.

« Voilà. Satisfaite ? » Je singe un sourire de politesse.

« Veuillez entrer je vous prie. J'annonce à madame votre arrivée. »

Encore heureux.

Belly Hamon dans son salon le corps lascif vautré dans une banquette de jardin se concentre sur la lecture d'un texte holographique. Elle attend que derrière moi la porte se referme pour s'arracher à sa lecture.

Quel salon ! Une grande pièce cylindrique avec pour seule ouverture vers l'extérieur un atrium qui plafonne à environ 8 mètres. Des angles de cet atrium des colonnes bleues torsadées descendent jusqu'au sol pour encadrer au centre de la pièce un bassin avec roches et plantes d'eau ; un peu à la japonaise. Fractales changeantes sur écrans incurvés accrochés à la partie supérieure du cylindre géant, la partie inférieure devant servir de coulissantes à placards vides. Lumières holographiques suspendues en mouvements lents dans la pièce.

Belly m'invite à m'asseoir sur le fauteuil en face de sa banquette. Me dit qu'il s'agit d'un fauteuil Angela Vaturi signature originale. Idem pour sa banquette. Alors moi Je m'assois. Les lentilles de la dame ont changé de couleur : bleu ciel se dégradant vers le bas sur un vert vif surprenant. Et toujours ces motifs que je ne parviens pas à distinguer.

Elle me propose un verre. Je refuse rarement chez ceux

qui ont les moyens de s'offrir l'univers.

Curaçao avec jus de mangue, cannelle, sucre et vodka.

Avec ou sans glaçon.

Avec.

Inutile de lui faire remarquer que l'alcool est interdit depuis plus de dix ans chez les particuliers. Ça fait partie du jeu. Je lui dis que je trouve ça délicieux. Elle me remercie, me demande si j'ai trouvé l'adresse facilement. Je réponds que oui, que le centre-ville n'est pas si énorme que ça. Elle me demande si j'apprécie son jardin aquatique miniature. Me dit qu'il a été conçu sur commande par Sakuru Monumashuki le grand sculpteur paysagiste membre fondateur post-green Art. Elle est surprise que je ne connaisse pas, m'apprend qu'elle a juste fait rajouter les lampes dans le fond du bassin. Elle me dit qu'elle préfère les plantes artificielles pour leur immortalité et leur manière intelligente de communiquer. Un simple bip signale le problème : manque d'eau, de lumière, filtres encrassés etc.

Allez savoir pourquoi j'en déduis qu'elle n'a pas d'enfant.

« Vous aimez les chats ? »

Belly Hamon : « Non. Je les déteste. »

D'accord.

Sur son doigt une alliance que je viens à peine de remarquer. Elle n'en avait pas hier au Paddle.

« Votre mari peut-être. »

Belly Hamon : « Non plus. »

Bon.

Elle préfère me parler de son intérieur, de son mobilier et des artistes inconnus qui y ont contribué. Se rappelle-t-elle le pourquoi de ma visite ?

« Votre affaire m'intéresse. »

Belly Hamon : « A ce prix là je l'espère bien ! »

180 000 € ! Le plus gros coup de ma carrière. Ironie du sort, c'est également l'affaire à l'énoncé le plus blessant :

chercheur de matou. Quelle classe pour un privé de mon envergure ! Pourquoi pas toiletteur pour chien pendant qu'on y est ?

Toiletteur pour chien.

« Il me faudrait une avance pour nous garantir un rapport privilégié de... »

Belly Hamon : « 5000. Ça vous ira ? A virer dans l'heure sur votre compte.

- ... Et bien ce sera parfait. »

5000 ! Un très très bon début.

Répéter un milliard de fois *l'argent ne fait pas le bonheur* et voir qui y croit à la fin.

« Reparlons un peu de votre chat. »

Belly Hamon : « Ce n'est pas mon chat.

- Ah. Dans ce cas parlons de son propriétaire. »

Belly Hamon : « Il n'a pas de propriétaire ! Okay ?

- Okay. »

Éviter de dire *votre* chat.

« J'aimerais savoir si *le* chat est vacciné. Il doit être fiché à la BIOS. J'aimerais aussi connaître ses habitudes alimentaires, le jour et l'heure de sa disparition etc. Et si par hasard vous lui avez planqué des drogues illégales dans les boyaux j'apprécierais d'être au courant.

- Ne soyez pas ridicule ! Regardez autour de vous. Dans le monde que je fréquente on ne se rabaisse pas de la sorte. On clipe, on webe, on téléphone. Je téléphonais déjà avant la dépénalisation des drogues douces, alors vous pensez bien que maintenant...

- Et vous avez bien de la chance. Sur votre vidéokart le chat n'a pas de poils sur la partie supérieure du crâne. C'est une maladie ? Vous l'avez fait tondre ou il est chauve naturellement ? A moins qu'il ne s'agisse d'une race particulière. »

Je n'y connais rien en chat. Mon truc, à la rigueur ce serait les chiens.

Elle se lève et va ouvrir une coulissante, en sort un

paquet qu'elle revient me tendre :

« Voilà de quoi le trouver plus facilement. »

Et elle retourne s'asseoir.

Okay.

Et bien il n'y a plus qu'à ouvrir le paquet. Et je ne regrette pas : j'y trouve un betascan Emady 700 à trois niveaux, modem satellite et piles au méthanol. Accès réseau catégorie net 4, net 3 et net 2. Un monstre de technologie. Hors de prix.

Belly Hamon : « La biosignature du chat est verrouillée. »

J'allume l'engin j'active le menu je sélectionne le bloc mémoire. Une seule signature effectivement mais... ?

« Il y a un problème je crois. Ce genre de code n'est pas l'empreinte d'un animal domestique. C'est une biosignature humaine. Vous avez dû vous tromper.

- Non. C'est la bonne.

- C'est donc un homme ou une femme que je dois retrouver.

- Non. C'est un chat à signature humaine.

- Un clone ?

- Pas exactement

- Ça n'est pas dans votre intérêt de me cacher des informations importantes ou de ne pas clarifier votre problème, d'autant plus qu'ayant accès aux IEA je peux savoir en trente secondes à qui appartient cette biosignature. Et si c'est un animal cloné autant me le dire tout de suite.

- Y croiriez-vous ?

- Le problème n'est pas là. Pour tout ce qui est professionnel j'ai horreur des surprises. »

Belly Hamon se relève, va se chercher un autre verre. De l'atrium se déverse une lumière douce de ciel couvert de printemps. Sous les bruits de clapotis du bassin post-green Art elle me rappelle des jours meilleurs, sans angoisse sans souci matériel sans argent.

Sans tendresse.

Seuls les clones peuvent apprécier la vie ici-bas.

Belly Hamon : « La seule chose que vous ayez besoin de savoir c'est que ce chat s'appelle Ronald, que Ronald est le prénom de mon mari et que mon mari est un chat.

- Je crains de ne pas saisir. »

Elle commence à s'agiter, à s'énerver, à trépigner sur place, finit par poser violemment son verre sur la table basse.

« Allez-vous accepter franchement cette affaire oui ou merde ?

- Je vous ai dit que oui mais...

- Alors vous possédez tout le nécessaire pour retrouver Ronald ! Le reste de l'histoire m'appartient et il ne vous aidera pas à mettre la main sur cet animal ! »

J'en étais arrivé à cette conclusion. L'une des directives principales du métier est : le client a toujours raison et il ne faut jamais le contrarier. Les vérifications quant à son honnêteté sont à faire plus tard dans son dos.

Si on vous le demande, dites que vous n'êtes qu'un esclave.

Je dis : « Je vous remercie pour ce complément d'information, pour le matériel et pour la généreuse avance. Ne vous inquiétez pas pour notre affaire. A peine sorti de chez vous je vais m'employer à débusquer *le* chat et à vous le restituer dans les meilleurs délais. J'en fais mon dossier principal. »

Belly Hamon : « Ben voyons.

- Ma secrétaire vous fera parvenir deux exemplaires hologs du contrat pour signature. Un pour vous et l'autre à nous renvoyer. Voici mon numéro de compte ainsi que l'adresse Net de mon site gestion pro. »

Voilà.

Sans transition c'est un peu plus tard que je me plante sur le béton gris de la station Saint-Anne, avec Tom mon pote virtuel flanqué d'un costume clignotant dans sa

fenêtre TV, comme toujours.

Tom me dit qu'une bombe artisanale a explosé à dix mètres de profondeur dans un aquavillage près de Nice. Treize morts.

Tom me dit que le taux de mariages est en hausse de 6% dans le grand Ouest, que 49% des femmes sondées déclarent vouloir garder leur virginité jusqu'au mariage.

Le métro se pointe quand Tom est en train de me parler de l'O.E.C.C.S qui doit remplacer la Sécu, que de petites manifestations contre se sont montées mais que globalement le projet a été bien accueilli.

Je prends la rame direction les Champs Manceaux et retrouve Tom sur les petits moniteurs intérieurs. Par les vitres défilent les stations aux couleurs cliniques et les ténèbres des tunnels. Mon corps oscille au rythme des chants sourds et mystiques, à la cadence fourbe du compartiment.

Les yeux accrochés tantôt au néant de la vie souterraine tantôt aux reflets des plafonniers sur les vitres je me dis qu'un chat peut se planquer partout y compris dans les couloirs du métro ou bien encore dans les égouts. Je ne crois pas que l'Emady 700 puisse scanner sous le niveau de la terre.

Les portes du métro s'ouvrent alors que Tom m'apprend que le chômage théorique n'existe pas. Je ne l'écoute plus et prends direction les sous-sols du département de la citoyenneté et de la sécurité européenne. Plus précisément le département des IE : une salle souterraine aussi longue qu'un entrepôt de chez Renault-Citroën, avec un millier de tables à écrans holographique.

Ici *On* vous regarde du coin de l'œil. Vous êtes peut-être le monstre secret, l'espion sournois, la terreur ennemie prête à jaillir ; le détonateur qu'*on* attend pour combattre sa peur intérieure et vous loger du même coup en bon natio-continentaliste une bonne balle européenne entre vos deux gentils yeux innocents. Parce qu'ici les gars de la sécurité

ne plaisaient pas. Armés des derniers pistolets arrache-boyaux à la mode et de *net-glasses* avec oreillette ils n'attendent qu'un faux pas de votre part pour vous faire exploser le crâne et du même coup valider leur raison d'exister. Au cas où ça se produirait et que vous vous fassiez éliminer, nul doute que ces gars-là seraient soutenus par les habituels utilisateurs IEA : miliciens, flics, militaires en service commandé. Rien que des gravosses qui à chaque fois me matent avec leurs pupilles de hareng pleines de suspicion parce que je ne suis que ponctuellement habilité à consulter l'intranet de la Défense.

Un garde se rapproche de moi. Il a une jolie cravate et deux orbites oculaires glacées derrière ses lunettes média.

On leur enseigne l'art de suspecter la Terre entière, de débusquer l'ennemi américain ou chinois ou russe, de traquer les espions du Moyen Orient où qu'ils se cachent. J'appelle ces gens là les psychopatriotes. En général j'évite de traîner dans le coin. On ne sait jamais. Les gars de la sécurité ont droit à une marge d'erreurs. Un mauvais jugement et ils vous collent une balle. Ils sont couverts pour ça.

Je télécharge les renseignements dont j'ai besoin, ils passent au scan mon port-mémoire, doivent admettre que je suis réglo et quand je me barre sans dire un mot je peux sentir une certaine déception dans leur yeux. Je les entends presque penser : *la prochaine fois on t'aura*.

Pour finir j'atterris à l'Oeil de Mars. Voilà un nom qui me parle, avec en-dessous des lettres jaune argent le dessin d'une demi-sphère rouge à cratères.

L'Oeil de Mars.

Depuis que je l'ai découverte je ne prends mes sandwiches qu'ici, quand j'ai le choix : à la sandwicherie-snack de l'Oeil de Mars, sur la dalle du Colombier, tenue par le gros Bart et par sa femme que pour des raisons inconnues on surnomme Mudboy. L'Oeil de Mars est un

petit cabanon de marchand de frites en placo, sans écran parasite, sans Tom le bavard, sans la dernière sexy girl à la mode des chaînes musicales pour attardés, sans les aventures en direct des sponsors sympathiques. Toutes ces interférences majeures restent à l'extérieur du cabanon.

Par-derrrière on accède à un espace avec auvent, quelques tables et chaises sur lesquelles on peut s'asseoir pour boire son café ou sa soupe chinoise. C'est là que je m'installe, bien assis devant un driver eggs et un bol de riz cantonnais avec jus de citron.

Quand j'ai fini, après un café, je sors mon Blockstick et appuie sur REC.

« Enregistrement. Un deux... Un deux. »

Lecture : « Enregistrement. Un deux... Un deux. »

Ça marche.

Enregistrement : « Après vérifications aux IEA il se trouve que la biosignature appartient bien à Ronald Hamon. (...) Si elle possède le matériel suffisant pour la recherche des BIOS pourquoi Belly Hamon paie-t-elle quelqu'un 180 000 € pour un travail qu'elle peut faire faire par ses gens ? (...) Je n'ai fait que survoler le dossier mais il semble que Ronald Hamon soit un biotechnologue de réputation internationale. (...) Je n'ai pas eu accès à la totalité de son dossier : scellés informatiques. Le bonhomme est important. (...) Penser à consulter son dossier médical. Savoir si elle prend des antidépresseurs, établir un listing de sa consommation de drogues et d'alcool. Obtenir son bilan mensuel. (...) Voit-elle un psy ?... Quelle idée ! Ces gens là voient tous un psy. (...) D'après photo Ronald Hamon a une calvitie. Cela ne suffit pas pour conclure qu'il se soit transformé en chat... »

Car finalement, et même si selon ma cliente ça n'est pas censé m'intéresser, la question est là.

Ils peuvent tout faire aujourd'hui.

Je repense à Hugo, à l'ange de la tour Eiffel et j'ai soudain froid dans le dos. Je repense à ces troupeaux de

vaches clonées sur les pâturages alpins, à ces chiens à programmation pour les mamies incontinentes...

Comme j'ai un peu de temps je vais taper la discute avec Bart et Mudboy. Le sujet du jour : l'O.E.C.C.S. Organisme Européen de Cotisations et de Couvertures Sociales.

« ... Exactement. Personne n'a voulu de leur projet quand ils voulaient baisser les remboursements de soins pour combler je ne sais quel trou, dit Bart, parce qu'il faut pas oublier qu'à la base, ils voulaient quand même à long terme supprimer la sécurité sociale. Tout simplement. L'O.E.C.C.S c'est quoi finalement ? Le même projet avec un emballage différent, un nom bien officiel bien propre, un peu de poudre aux yeux...

- Comme les soins prioritaires soi-disant gratuits mais sur dossier, dit Mudboy.

- Exactement. Une bonne com, huit ou neuf sondages au niveau continental trafiqués légalement et l'O.E.C.C.S sera demain une réalité. »

Je dis : « Ça a déjà l'air d'être le cas.

- Exactement. Tout le secteur social va se retrouver capitalisé. Des entreprises privées s'occuperont des remboursements maladie en échange de... de quoi ?

- De nouvelles cotisations, comme dans ces boîtes privées et ces trusts mutualistes pour les retraites, dit Mudboy.

- Exactement. Les assurés sociaux se transformeront en clients consommateurs. Et qui dit consommateur dit toute la panoplie économique marketing : lois de marché, prix fluctuants et - vous verrez - augmentation, intérêts et offres préférentiels... Ça deviendra la Sécu du portefeuille. Et les plus nécessiteux ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Ceux-là même qui en ont besoin à 100% de ces putains de remboursements ? »

Je dis : « Des statistiques dans les reportages misérabilistes.

- Exactement. Putain de dieu ! Sacrée démocratie !
Mudboy tu peux me passer un papier et un crayon ?

- Tout de suite.

- Monsieur Maccart je vais vous faire le plan de la mécanique démocratique actuelle et vous verrez quelle merde c'est.

- ... Vous savez Bart, je ne pense pas que ce soit nécessaire...

- Voilà ! Papier crayon.

- Merci chérie. Tenez Brendan. Lisez donc ça. »

Sur son petit papier taché de gras de spaghetti à la carbonara il est écrit que je ne dois pas me retourner. Sous une petite trace d'huile en forme de fesses il est écrit qu'un type assis à la terrasse d'en face m'observe depuis que je suis arrivé ici. Je relis son papier. Il n'y est pas écrit le mot filature. Il n'y est pas écrit le nom de Belly Hamon. Il n'y est pas écrit Ronald Hamon mais je le vois distinctement.

Ça commence bien.²

2 Note de l'auteur : lire « *Vers un nouveau futur ou l'analyse critique de l'œuvre de C. Jégou* » par Bastien Oliver. Cet ouvrage a ceci d'intéressant qu'il retranscrit dans la totalité les dépositions de Barthélemy Gotaï, propriétaire de l'Oeil de Mars.